Document généré le 17 avr. 2024 19:11

International Review of Community Development
Revue internationale d'action communautaire

Michel Pinçon, *Désarrois ouvriers. Familles de métallurgistes dans les mutations industrielles et sociales*, Paris, L'Harmattan, 1987

Luc Thériault

Numéro 18 (58), automne 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1034280ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1034280ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)
2369-6400 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Thériault, L. (1987). Compte rendu de [Michel Pinçon, *Désarrois ouvriers. Familles de métallurgistes dans les mutations industrielles et sociales*, Paris, L'Harmattan, 1987]. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (18), 192–194. https://doi.org/10.7202/1034280ar

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Michel Pinçon, *Désarrois ouvriers. Familles de métallurgistes dans les mutations industrielles et sociales*, Paris, L'Harmattan, 1987.

La recherche entreprise par Michel Pinçon avait pour intention première de « comprendre l'organisation des modes de vie de familles ouvrières ». À travers l'étude du cas d'une commune industrielle de la Vallée de la Meuse, située dans le département des Ardennes, l'auteur nous fait comprendre comment cette organisation sociale est aujourd'hui remise en question par les bouleversements amenés par la crise de l'industrie métallurgique.

Nouzonville (7366 habitants) présentait, pour l'étude de Pinçon, les caractéristiques d'un véritable laboratoire social. En effet, cette localité du nord-est de la France est depuis très longtemps sous l'emprise d'industries métallurgiques qui ont un quasi-monopole sur le marché de l'emploi. Sa population est composée essentiellement de familles ouvrières, implantées dans la région depuis des générations.

Histoire de vie

C'est principalement sur de longs entretiens biographiques menés auprès d'une quinzaine de familles que l'auteur a appuyé son travail, en le complétant parallèlement par des analyses statistiques, bibliographiques, historiques et généalogiques. La trame de fond du livre est formée par l'histoire vécue d'une famille ouvrière de Nouzonville (les Mallet), à partir de laquelle est présentée l'histoire de la commune et d'une des ses industries. La biographie de cette famille est complétée, à l'occasion du traitement de certains thèmes, par la présentation de segments biographiques concernant le vécu d'autres familles de la même localité. Cette combinaison s'avère être une forme originale d'utilisation des récits de vie parce qu'elle aborde le vécu d'une famille dans son rapport avec celui d'autres familles.

Michel Pinçon nous entraîne dans cette ville qui « sent le fer », vit au son des marteaux-pilons et respire, sans se plaindre, les fumées des usines situées à l'intérieur même de l'agglomération. Une localité où l'activité industrielle et la vie quotidienne sont en symbiose et où le spectre du chômage fait oublier celui de la pollution.

Si le secteur tertiaire y est faiblement développé, les réseaux familiaux y sont, par contre, très denses. Souvent, toute le famille élargie vit dans la commune ou dans ses environs. Les ouvriers de Nouzonville font fréquemment le même métier depuis des générations et il arrive encore que les membres d'une famille travaillent en équipe sous la direction du père. Conscients du passé industriel prestigieux de cette localité, les ouvriers ardennais qui l'habitent sont fiers de leur savoir-faire et de leur statut « d'homme du fer ».

Les Aciéries Thomé, entreprise qui a longtemps conservé une structure et une gestion familiales, est un des principaux employeurs de la ville. Depuis 1977, on y assiste, comme dans d'autres entreprises du même secteur, à des licenciements importants. Cette situation, signe d'une rationalité économique plus « moderne », représente une première pour cette exploitation qui avait su passer à travers la Grande dépression sans débaucher.

C'est très jeune que Monsieur Mallet, aujourd'hui ouvrier approchant la retraite, entrait dans la fonderie. À 14 ans, le jeune Mallet, mal à l'aise sur les bancs d'école, pénétrait ce qui était pour lui la « société des hommes ». Commençait alors un dur apprentissage sur le tas qui menait du bas de l'échelle au métier de mouleur, sommet de l'aristocratie ouvrière d'une fonderie. En ce temps-là, le mouleur était roi ! Travaillant à la pièce, le mouleur situé

en fin de ligne, voyait à ce que le travail en amont soit correctement effectué. Sa position objective dans le cycle de production lui conférait alors un rang supérieur à celui des autres ouvriers.

Un capitalisme du voisinage

L'origine modeste des capitalistes locaux a longtemps contribué à maintenir une certaine proximité entre le monde des patrons et celui de l'ouvrier. Proximité qui s'est d'ailleurs exprimée dans l'aménagement spatial de la commune où les maisons bourgeoises sont disséminées, au lieu d'être regroupées dans un quartier cossu. Cette proximité s'accommodait fort bien d'une gestion industrielle de type paternaliste où, contrairement à chez Michelin, tout le monde se connaissait. Aujourd'hui, cette proximité tend à disparaître. Les patrons ont émigré vers le chef-lieu du département, où même vers Paris, d'où ils gèrent anonymement leurs entreprises.

Si la gestion paternaliste comprenait des avantages sociaux non négligeables pour les travailleurs, l'implication sociale de l'entreprise n'était cependant pas désintéressée. À l'époque du plein-emploi, alors que la main-d'oeuvre était rare et mobile, les Aciéries Thomé se sont souciées de fournir des logements aux ouvriers. C'était là une tentative de l'employeur pour s'attacher la main-d'oeuvre. L'ouvrier qui voulait quitter l'entreprise devait aussi quitter son logement, avec les tracasseries que cela comporte. Enfin, si la gestion paternaliste impliquait des devoirs pour le patronat, elle avait par contre l'avantage d'offrir peu de prise au syndicalisme.

L'autarcie ouvrière

Une sociabilité intense s'est développée et maintenue entre les familles ouvrières de cette partie de la Vallée de la Meuse, via une tradition de pratiques autarciques de production de biens et services. De la cueillette dans les champs à l'élevage des volailles dans les jardins des maisons, en passant par la coupe de bois de chauffage dans la forêt communale (affouage), les pratiques autarciques ont favorisé l'interconnaissance et l'entraide.

Les réseaux familiaux de sociabilité ainsi créés ont également exercé leur influence dans le rapport au travail :
« En effet, la famille et les amis étaient les principales sources d'information sur ce marché. On pourrait multiplier les exemples d'embauche par l'intermédiaire du père ou d'un oncle. » (p. 102).
« Cette présence dans les ateliers de parents ou d'amis de la famille n'a pas seulement une importance décisive pour trouver un emploi : lorsque le nouveau recruté est un jeune sans qualification, sa formation est fréquemment prise en main par ceux qui l'ont fait entrer dans la "boîte" ». (p. 103).

L'autonomie acquise sur le secteur marchand grâce à l'autoproduction se paye cependant par ce que Michel Pinçon nomme la « paupérisation par le temps ». Le temps de loisir des familles ouvrières nouzonnaises se trouve mobilisé par ces pratiques autoproductives qui engendrent des fatigues supplémentaires. La réalité des pratiques autarciques des familles de la région, bien qu'elle puisse parfois être associée aux loisirs, représente, le plus souvent, une tentative pour contourner un marché où les faibles revenus ouvriers permettent mal de satisfaire les besoins.

Le travail en déroute

L'évolution du travail du mouleur a suivi un processus de déqualification. Une rationalisation de la production a fait passer aux mains d'autres instances (bureaux d'études et ateliers de sous-traitance) des tâches et des responsabilités autrefois dévolues au mouleur. Dépossédé du capital technique qui représentait son principal pouvoir de négociation, l'ouvrier mouleur se trouve diminué. La perte de contrôle sur les opérations de la chaîne entraîne une dévalorisation du métier.

En même temps que le travail du mouleur subissait ces transformations importantes, l'ensemble du marché du travail métallurgique connaissait une dégradation accélérée. Alors que, dans les années 1950, Nouzonville connaissait le plein-emploi, le chômage y atteignait 20 % en 1985. Cette dégradation du marché de l'emploi coïncida avec une transformation des rapports ouvriers/patrons. La crainte de l'ouvrier de perdre son emploi rend désormais superflus les efforts patronaux pour s'attacher la main-d'oeuvre. On assiste alors à l'abandon de la gestion paternaliste et, parallèlement, à une augmentation de l'intervention syndicale qui a pour effet, notamment, de codifier dans des conventions collectives les avantages sociaux autrefois soumis à l'arbitraire patronal.

Une crise d'identité

Les impacts sociaux de ces mutations sont considérables, comme le note Michel Pinçon :

« Ces mouvements de fond qui affectent le travail industriel remettent en cause la position sociale de l'ouvrier de métier, et l'identité ouvrière elle-même. Ce qui, en même temps, est contesté, c'est toute l'organisation sociale d'une région fondée sur une histoire économique et professionnelle qui avait produit une société où les familles ouvrières occupaient une position sans doute moins dominée qu'ailleurs. Aussi les réactions à la crise sont-elles particulièrement vives car ce qui est brutalement remis en cause, ce n'est pas seulement les revenus, l'emploi, mais tout autant le système des dispositions et des valeurs autour desquelles se construisait toute l'existence. La crise économique, c'est aussi une crise des rapports sociaux et de l'identité. » (p. 144).

Avec cette crise d'identité, l'angoisse s'installe et les jeunes abandonnent la « vocation » d'ouvrier pour aller chercher du travail hors de la Vallée, dans d'autres secteurs d'activité économique. Les réseaux familiaux se désagrègent et l'autarcie recule au profit de l'anonymat des rapports modernes.

Une adaptation difficile

Les mutations intervenues (notamment au niveau du marché de l'emploi) rendent aujourd'hui nécessaire une mobi-

lité incompatible avec le maintien de l'autoproduction et des réseaux familiaux. La transmission traditionnelle du métier de père en fils correspond mal aux besoins actuels d'une formation plus polyvalente. Conscients du problème, les parents des écoliers de Nouzonville accordent une attention toute nouvelle aux études de leurs enfants, rejoignant ainsi un aspect de la culture dominante qui leur était jadis étranger. Malheureusement, peut-être en raison de la faiblesse du capital culturel de ces familles, l'échec scolaire reste important. L'enracinement des traditions ouvrières, l'isolement et les autres caractères qui ont longtemps fait la force de la commune apparaissent maintenant comme des handicaps à l'adaptation aux conditions nouvelles. Cette impasse entraîne une confrontation douloureuse de l'ouvrier avec la réalité de sa position de dominé ne pouvant maîtriser son avenir.

Le livre de Michel Pinçon a su relever deux défis de taille. D'abord traiter de façon intéressante un sujet qui pouvait, au premier regard, sembler assez banal. Ensuite, éviter dans son traitement de l'impact des mutations intervenues le piège d'un passéisme larmoyant. Cela n'était pas facile. Il fallait dépasser la nostalgie exprimée par plusieurs des personnes interviewées. Il ne s'agissait pas de nous faire regretter un âge d'or de l'ouvrier de métier, mais bien d'analyser l'effet social des bouleversements de la désindustrialisation dans une communauté où l'omniprésence de l'usine rend inexistante la dichotomie, si présente ailleurs, entre travail et hors travail.

Résultat d'une sérieuse enquête sur le terrain, l'ouvrage de Pinçon est solidement documenté et mérite d'être connu à plusieurs titres. Son utilisation souple des récits de vie réussit à nous faire entrer à l'intérieur même de l'incertitude que connaissent les gens de cette région. L'intérêt accordé à la famille dans l'analyse, la précision de la description du cycle de production en fonderie et l'attention donnée à la géographie physique et humaine des lieux, sont autant d'éléments qui doivent être portés au crédit de cette étude sur le travail et le quotidien dans le milieu ouvrier de la métallurgie ardennaise.

On peut, cependant, noter deux aspects un peu décevants dans ce livre. Premièrement, l'auteur ne situe pas assez la réalité nouzonnaise qu'il étudie dans le contexte plus large de la France et de l'Europe à l'heure des restructurations de l'économie devant permettre une plus grande compétitivité sur le marché mondial. Si on sait qu'il y a crise et qu'on en voit très bien les effets, le livre ne nous permet pas de comprendre d'où vient cette crise. L'étude de cas, si minutieuse soit-elle, prendrait finalement tout son sens en permettant, par l'observation du particulier, de dégager une connaissance mise en relation avec le contexte général de ce qu'Alain Lipietz nomme « la nouvelle division internationale du travail ». Cela serait particulièrement opportun si l'on considère combien les phénomènes étudiés dans l'exemple nouzonnais peuvent se retrouver ailleurs, notamment dans les petites villes fermées du Québec qui doivent leur existence à une industrie minière ou papetière.

Deuxièmement, si la situation décrite est grave au point de remettre en cause l'identité de cette commune, on imagine difficilement qu'elle n'ait pas provoqué une contre-offensive ouvrière. Pourtant le livre de Pinçon est très avare de commentaires lorsqu'il s'agit, par exemple, de parler des tentatives qui ont dû être faites pour éviter les fermetures. Le rôle des représentants de la classe ouvrière aurait ainsi pu faire l'objet d'une plus grande attention, mais l'auteur semble avoir préféré ne pas trop prendre en considération les aspects politiques de la situation.

Luc Thériault